

véritables cris de fureur. Il n'en fallait plus douter, Strauss était atteint d'orthodoxie ! Son livre sur la *Vie de Jésus* fut dès-lors considéré comme une œuvre timide, et l'auteur fut traité de *Gronodin*, ce qui était, dans le langage de la *Jeune-Allemagne*, l'injure la plus sanglante. Les *Montagnards*, les purs et vrais révolutionnaires en philosophie et en théologie, ce sont M. Feuerbach, M. Ruge, surtout M. Bruno-Bauer. Ces fougueux pamphlétaires ont été forcés de s'expatrier, pour échapper aux poursuites des gouvernements qu'ils avaient insultés avec une violence égale à leur haine contre le Christianisme. Mais le parti dont ils étaient les organes les plus audacieux, a fait des progrès rapides, et il menace aujourd'hui l'Allemagne d'unbouversement général. — Puisse cet exemple servir à notre patrie !

NOTES

DU PREMIER LIVRE.

CHAPITRE III. § 1<sup>er</sup>. — J'ai dit que le système de Kant détruit le premier *postulat* de l'Électicisme. Quelle est en effet la première donnée dont l'Électicisme a besoin ? C'est que les éléments de la vraie philosophie existent déjà, et qu'il reste seulement à les dégager, à les réunir, à les harmoniser. Mais, si la théorie capitale du criticisme est solide, Kant n'a-t-il pas eu raison de prétendre que la vraie philosophie était inconnue avant lui, et qu'il l'a découverte, comme Copernic découvrit le véritable système du monde ? Et, si cette prétention était fondée, ne serait-il pas aussi absurde de chercher la vraie philosophie dans les systèmes dogmatiques antérieurs à Kant, que de chercher la science astronomique dans l'histoire de l'astronomie avant Copernic ? « Comme Descartes », dit M. Cousin lui-même, Kant dédaigne tous les « systèmes antérieurs à sa critique, et il s'exprime sur le « passé de la philosophie du ton tranchant et superbe des

« philosophes du dix-huitième siècle. En parlant avec  
« ce dédain de tous les systèmes qui l'ont précédé, et en  
« les présentant comme un amas d'hypothèses arbitrai-  
« res, qui contiennent à peine quelques vérités, comme  
« par hasard, il ne lui vient pas une seule fois à l'esprit  
« que les auteurs de ces systèmes sont des hommes ou  
« ses égaux, ou ses supérieurs : Platon, Aristote, Des-  
« cartes, Leibnitz. Mais pourquoi serait-il respectueux  
« envers le génie? Il ne l'est pas même envers la nature  
« humaine. Il lui accorde bien une disposition innée à  
« la métaphysique; mais c'est une disposition malheu-  
« reuse, qui jusqu'ici n'a produit que des chimères. Et  
« il se flatte, lui, à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, de commen-  
« cer pour la première fois la vraie métaphysique, après  
« trois mille ans d'efforts inutiles (1). » — M. Cousin  
reproche avec raison au philosophe de Kœnigsberg ce  
dédain de tous les systèmes antérieurs à sa critique; mais  
pour avoir le droit de lui faire ce reproche, il faut nier  
radicalement son système, dont le principe fondamental  
implique la négation de tous les dogmatismes passés,  
présents et futurs; il faut renoncer par conséquent à le  
conserver pour l'harmoniser avec les systèmes contraires.

MÊME CHAPITRE. § II. — M. Cousin a senti qu'il faut  
renoncer à l'Éclectisme, si la Philosophie est encore dans  
l'enfance; car dans la nouvelle édition de son cours de  
1816, il fait cette remarque sur un des textes que j'ai

(1) Philosophie de Kant, t. I, p. 68 de la 1<sup>re</sup> édition.

cités : « Il y a loin de l'opinion ici exprimée à la concep-  
« tion de l'Éclectisme, et pourtant cette conception est  
« déjà très nettement marquée dans le discours d'ouver-  
« ture de l'année suivante. » (p. 3, en note.) Pour dissi-  
muler la contradiction dont il s'est rendu coupable, en  
professant tour à tour ces deux doctrines évidemment  
inconciliables, l'ingénieux écrivain transforme son incon-  
séquence en un progrès amené par des études plus ap-  
profondies. Malheureusement, les deux conceptions dont  
il veut expliquer ainsi l'opposition se trouvent, à quel-  
ques pages de distance, dans le cours de 1828. M. Cou-  
sin y proclame en effet que la Philosophie « est encore  
au maillot »; et cependant il n'a jamais professé avec  
plus de confiance son syncrétisme optimiste.

## VII.

CHAPITRE IV. § 1<sup>er</sup>. — Dans son curieux essai sur  
l'Organisation des sciences philosophiques, Jouffroy s'est  
proposé de constater et de reconnaître « l'état dans lequel  
se trouve aujourd'hui cette science impuissante qu'on  
appelle la Philosophie (1). » Pour cela, il cherche succes-  
sivement jusqu'à quel point l'objet de la Philosophie est  
déterminé, — jusqu'à quel point son cadre est tracé, —  
jusqu'à quel point enfin sa méthode est arrêtée, fixée.

(1) Nouveaux Mélanges philosophiques, p. 100.

1° Quel est l'objet de la Philosophie, et qu'est-ce que la Philosophie en sait?

« Si l'on posait, dit-il, une semblable question pour la physique, non-seulement les physiciens de profession, mais tous les hommes qui ont reçu dans leur jeunesse une éducation libérale, répondraient sans hésiter et d'une manière précise; et à leur défaut le premier traité de physique le ferait. En second lieu cette réponse serait unanime: tel livre ne donnerait pas une définition, tel autre une autre définition; tel physicien n'entendrait pas jusque-là, tel autre ne restreindrait pas jusqu'ici le cercle des recherches physiques, sans autre règle que son caprice.... En est-il de même pour la Philosophie? Il suffit d'ouvrir les yeux pour répondre. Voici un mot établi dans la langue, employé et répété tous les jours dans la conversation et dans les livres: ce mot est celui de Philosophie; il est le nom avoué et consacré d'une science dont tout le monde parle, que quelques-uns cultivent et à laquelle un grand nombre ont la prétention de n'être pas étrangers. Le nom d'une science se définit par l'idée de cette science; une science à son tour se définit par son objet. A moins donc que ce nom qu'on prononce n'ait aucun sens, à moins que cette science dont on parle, qu'on aime, qu'on cultive, ne soit la science de rien, on sait, on doit savoir quel est l'objet de la philosophie, et si on le sait, on peut, on doit pouvoir le dire. Interrogez toutefois cette foule qui emploie si hardiment le mot, et cette autre foule qui a si naïvement la prétention de se mêler de la chose; allez plus loin, posez la question

aux philosophes eux-mêmes; adressez-vous à ceux qui professent cette science, à ceux qui en écrivent; poussez jusqu'aux livres qui traitent de ses principes et de son histoire; interrogez-les aussi, et vous verrez avec étonnement qu'à cette question, dont la solution est en apparence si impliquée dans les usages du mot et dans l'étude de la chose: *quel est l'objet de la Philosophie*, qu'à cette question, dis-je, il n'y a dans la plupart des esprits aucune réponse, et que dans les autres il y en a tant et de si différentes, et de si contradictoires, qu'il est évident qu'en parlant de cette science et en la cultivant, ceux mêmes qui s'entendent le mieux, ne parlent pas de la même chose, ne cultivent pas la même chose; en sorte que, pour l'intelligence des uns, la Philosophie a un objet si obscur qu'ils ne s'en font aucune idée exprimable, et que, pour celle des autres, cet objet est, pour ainsi dire, arbitraire, chacun le posant à sa façon et le définissant comme il s'avise. »

« Tels sont les signes que présente la Philosophie, et dont personne ne peut contester la réalité. Or, que le commun des hommes n'attache aucune idée, ou n'attache qu'une idée vague au mot qui la désigne, cela se conçoit et n'est point particulier à la Philosophie; mais que ceux qui cultivent cette science, et que les livres qui en traitent la définissent de vingt manières différentes et souvent contradictoires, c'est un symptôme assuré que son objet n'est point encore déterminé. »

« Que si des définitions nous passons à la chose définie; nous y trouverons le même symptôme; car la diver-

sité qui se remarque dans l'idée de la science, se rencontre dans la science elle-même. Si l'on cherche en fait quelles sont les questions que la Philosophie embrasse et qui sont de son domaine, on voit la nature et le nombre de ces questions varier d'une époque à une autre, et, dans la même époque, d'un philosophe à un autre philosophe. En effet, d'une part, le cadre des problèmes philosophiques s'est tour-à-tour rétréci, ou étendu, selon les temps. Après avoir embrassé dans son vaste sein tous les problèmes possibles, on l'a vu réduit à n'en fournir que quelques-uns, puis, envahissant de nouveau le terrain qu'il avait abandonné, reprendre un moment sa première étendue pour se retirer de nouveau, et n'en occuper plus qu'une partie. Et d'une autre part, tel philosophe étend la Philosophie à des problèmes que tel autre en banit, et en exclut d'autres problèmes que celui-ci y admet; ici le cercle est très étroit, là il est très large, et il n'y en a pas deux qui ne présentent des différences essentielles. Et ces diversités se rencontrent entre des systèmes créés le même jour, dans la même ville, et édifiés, pour ainsi dire, face à face. Et cela n'est pas vrai seulement des époques antérieures de la Philosophie; ce phénomène qui a été de tous les temps, continue de se produire dans le nôtre. »

« Prenez toutes les questions qui aient jamais été introduites et comprises dans l'objet de la Philosophie, et demandez-vous successivement pour chacune à quel titre et comment elle en fait partie. Vous trouverez qu'il est impossible de résoudre la question. En effet, si vous vous

placez dans une certaine définition, donnée par un certain philosophe, vous pourrez bien, armé de cette définition, admettre tel problème et en exclure tel autre; mais changez de système; au nom de la définition différente donnée par ce système, vous serez forcé d'exclure de la Philosophie le problème que tout-à-l'heure vous y admettiez, et d'y admettre celui que vous en rejetiez. Or, à laquelle des deux définitions vous arrêter? A la première, ou à la seconde? Rien ne peut vous l'apprendre: elles sont également dépourvues de cette sanction d'une adoption universelle, qui seule pourrait les consacrer. »

« Or, s'il en est ainsi, comment pourrait-on savoir quelles sont les grandes divisions dans lesquelles viennent se distribuer les recherches que la Philosophie embrasse? Quand on ne sait point encore ce qui fait et ce qui ne fait point partie d'une science, à plus forte raison doit-on ignorer comment se distribuent et se classent les questions qui en font partie. Car il faut deux choses pour que cette classification soit possible: la première, qu'on connaisse quelles sont les questions à classer; la seconde, qu'on sache quel lien commun unit ces questions, et en fait un tout. Car, si on ignore les éléments à classer, la matière même de la classification manque, et si, les éléments connus, on ignore leur dépendance, le principe de la classification, qui est cette dépendance même, n'existe pas. Or, tant que l'objet d'une science n'est pas déterminé, ce qu'elle embrasse est inconnu, et le lien qui unit ce qu'elle embrasse l'est pareillement. Le cadre de la science, qui n'est que la vue précise des divisions na-

tuelles de l'objet de cette science dans leurs rapports naturels, est, en d'autres termes, impossible à concevoir et à tracer. » « Et si le cadre est impossible, la méthode ne l'est pas moins; car le premier élément de la méthode est l'ordre dans lequel les questions doivent être abordées, pour être résolues. Or cet ordre ne saurait être déterminé, tant que la dépendance des questions ne l'est pas; et ces dépendances à leur tour ne sauraient l'être, tant que le nombre et l'unité de ces questions sont inconnus (1). »

VIII.

CHAPITRE V. — M. Damiron a enseigné, comme ses maîtres, que l'Éclectisme suppose une notion déjà ferme et distincte de la vérité philosophique. « Le véritable eclectique, dit-il, a déjà son idée, quand il se met à regarder, et il ne regarde que pour voir jusqu'à quel point les idées d'autrui s'écartent ou se rapprochent de la sienne. Ce n'est pas pour savoir ce qu'il doit penser qu'il interroge tour à tour tous les systèmes divers; il a déjà son opinion : c'est pour les inspecter et les juger. Il ne s'en va pas au milieu d'eux, quêtant de l'un à l'autre quelques brins de philosophie; il les passe en revue pour les vérifier et les contrôler. » (*Hist. de la phil. en France au XIX<sup>e</sup> siècle. École éclectique.*) — Reste à

(1) *Nouv. mélanges phil.*, p. 102-109.

savoir par quelle méthode on arrive à cette philosophie supérieure, qui doit servir à juger toutes les autres. Par l'observation psychologique, nous dit-on. Ce serait fort bien, si la Philosophie se réduisait à la psychologie expérimentale; mais tous ses objets les plus importants échappent à l'observation. — En définitive, la notion de l'Éclectisme, de ses caractères essentiels et de ses conditions, n'apparaît ni moins vague, ni moins incohérente que la notion de la Philosophie elle-même, dans les livres de nos philosophes. Aussi M. Damiron a-t-il classé arbitrairement dans l'école eclectique les penseurs les plus dissemblables, Royer Collard, par exemple, et M. Cousin, Jonffroy et M. Droz, Maine de Biran et M. Massias, etc. Mais il fallait bien grossir les rangs de l'école par des recrues forcées!

IX.

CHAPITRE VI. § 1<sup>er</sup>. — Depuis 1817, M. Cousin a flotté continuellement entre l'éclectisme rationaliste et le syncrétisme. C'est dans ses leçons de 1817 que l'on voit en effet apparaître pour la première fois un éclectisme encore timide. Des l'année suivante cet éclectisme dégénère, sous l'influence de Hegel, en un syncrétisme panthéistique. En 1819 et 1820, l'éclectisme reprend le dessus, avec la philosophie écossaise malheureusement alliée à des doctrines moins pures. Mais bientôt le syncrétisme hégélien triomphe de nouveau dans l'intelligence de notre

philosophe : la première préface des *Fragments* (1826) et le Cours de 1828 (*Introduction à l'histoire de la Philosophie*) sont les fruits de son développement complet. Enfin, dans les leçons de 1829, l'éclectisme ressaisit son premier empire; et c'est lui qui domine les publications les plus récentes de M. Cousin. Toutefois, on voit les racines vivaces du syncrétisme pousser encore çà et là de nouveaux rejetons même dans ces derniers écrits.

CHAPITRE VII. § 1<sup>er</sup>. — Il y a des faits caractéristiques qui manifestent l'esprit et les tendances d'un philosophe bien plus clairement que les livres où il cache maintes fois sa pensée, plutôt qu'il ne l'exprime. L'admiration de M. Cousin pour Rabelais ne serait-elle pas un de ces faits révélateurs? Quoiqu'il en soit, l'histoire devra enregistrer, avec une sérieuse attention, l'anecdote suivante, dont l'authenticité nous est suffisamment garantie par le *Constitutionnel*, confident intime, comme on sait, de M. Cousin et de ses amis.

Au sein d'une commission nommée pour l'érection d'une statue de Descartes, qui devait être élevée à Tours sur une place publique, on débattait, il y a quelques années, le choix d'un grand homme tourangeau, dont la statue pût servir de pendant à celle du religieux auteur des *Méditations philosophiques*. Membre de cette commission, M. Cousin proposa Rabelais. Mais l'auteur

du Pantagruel paraissait à plusieurs autres membres peu digne d'un pareil honneur. « Eh bien ! moi, s'écria M. Cousin, je déclare, au nom de Descartes, que Descartes se tiendra pour honoré d'avoir un pareil voisin ! »

— La commission ne tint pas compte de cette singulière adjuration, et M. le maire de Tours, jésuite à coup sûr, proposa même de choisir, pour pendant à Descartes, S. Martin, ou S. Grégoire; ce qui ne manqua pas d'exciter l'étonnement et les sarcasmes du *Constitutionnel*. — Voyez l'*Univers* du 9 mars 1844.